

## EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE FÉLIX PÉCAUT RELATIFS À ORTHEZ

Lucien CARRIVE  
Professeur à l'Université  
de la Sorbonne Nouvelle

*Félix Pécaut était béarnais, non seulement de fait (il n'avait connaissance d'aucun ancêtre de lui ou de sa femme qui ne fût pleinement béarnais), mais de cœur. Sans doute, après seulement quelques mois de ministère pastoral à Salies, toute sa vie fut consacrée à une action qui ne portait pas sur ses compatriotes béarnais. Qu'il s'agît du combat pour une version radicalement « libérale » du protestantisme par des livres et des articles de théologie libérale, ou qu'il s'agît du combat pour l'éducation de la masse du peuple français par l'œuvre de l'Ecole Normale supérieure d'institutrices de Fontenay-aux-Roses, c'est la France entière qu'il visait.*

*Mais une bonne partie de ce combat fut menée du Béarn, où, loin du bruit et des foules, il écrivit à peu près entièrement tous ses ouvrages de religion, et où, les années où il ne vécut pas en Béarn, il revenait chaque été.*

*Ces années qui ne furent pas entièrement béarnaises furent les moins nombreuses. De 1835 à 1850, c'est-à-dire ses années d'études, s'il passa le plus clair de son temps hors du Béarn – un an à Nérac en pension chez un pasteur, un an au collège de Pau, trois ans au collège protestant de Sainte-Foy-la-Grande, cinq ans à la faculté de théologie de Montauban, un an dans des Universités allemandes –, c'est à Salies, chez son père, qu'était son foyer. Pendant quatre ans, de 1851 à 1859, il vécut à Paris, revenant pourtant avec sa femme (dont le père était salisien et la mère orthézienne) à Salies pour les vacances. En 1859 il quitta Paris et revint vivre dans le Béarn, l'hiver à Salies chez son père, l'été dans la propriété de sa femme, Ségalas, à Salles-Mongiscard près d'Orthez, puis, à partir de 1873, toute l'année à Ségalas.*

*En 1880, Ferdinand Buisson, directeur de l'enseignement primaire, et Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, le convainquirent de renoncer à cette vie qu'il menait en Béarn, assurant la culture des métairies dont lui ou sa femme étaient propriétaires à Salies et à Ségalas, et se consacrant aux autres heures à la lecture, à la méditation, à l'écriture de conférences sur la religion et d'articles (publiés dans *Le Temps*) sur les affaires nationales. Il accepta en effet d'assumer la création de cette École Normale supérieure d'institutrices dont il avait eu l'idée et qui lui paraissait nécessaire pour donner existence à l'enseignement primaire démocratique tel que Ferdinand Buisson et lui le voulaient. Pendant ces quinze ans si actifs, il continua à revenir à Ségalas à chaque vacances.*

*En 1896 sa femme, contrainte par sa santé de quitter Paris, alla vivre à Ségalas où vivait déjà leur fils Elie. En 1898, il donna sa démission pour la rejoindre complètement, et, Ségalas étant à leur fils, ils s'installèrent à Orthez, où était déjà installée leur fille Berthe Carrive, devenue veuve.*

*J'ai donné, dans mon article « Félix Pécaut d'après sa correspondance » (*Actes du Colloque d'Orthez, 1995, Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, octobre-novembre-décembre 1996*) quelques passages (p. 875-876) de ses lettres où il exprime le sentiment de ses racines béarnaises. Je voudrais donner ici d'autres passages où il évoque, dans des lettres à son ami Jules Steeg, la capitale religieuse du Béarn et la ville dont il est voisin, Orthez.*

**EXTRAITS D'UNE LETTRE  
DE JULES STEEG A MAURICE SCHWALB**

Orthez le 16 Octobre 1862  
[...] Je suis en voyage, selon mon habitude. Me voici à Orthez, après quelques journées de séjour chez Pécaut et un voyage avec Goy dans les montagnes. [...] Le Samedi matin, Charles est parti pour Montauban, et Goy pour Salies, où demeure Pécaut, et où je le devais rejoindre. [...] ; et le Lundi matin, à 3 heures, j'ai pris le chemin de fer. A 5 heures du soir, j'ai trouvé à Peyrehorade (sur l'Adour) Pécaut qui m'attendait dans la voiture avec Goy ; à 8 heures nous étions arrivés. J'ai passé quelques bonnes et belles journées entre eux deux, dont la théologie et l'Église ont fait les frais. Pécaut a reçu comme nous, plus peut être, l'éducation méthodiste, dont il lui est resté le meilleur ; sa nature est grave, un peu austère, un peu ascétique, un peu prédicante, avec mille efforts d'être simple, humain, ouvert à tout, et il y réussit. Il est toujours tourmenté d'une fièvre intermittente qui brise ses forces. Cette année cependant il est mieux, et il nous a lu un beau travail qui va servir de préface à la nouvelle édition de son livre, et dans lequel il revient sur le caractère purement relatif, et nullement absolu, de la perfection de Jésus Christ. Je n'ai trouvé aucune objection à lui faire quant aux thèses générales, car elles expriment généralement ma pensée. Je pense que cette seconde édition sera l'événement théologique de la saison. Pécaut est très préoccupé de la forme que prendra l'Église dans l'avenir. Il suppose que la moindre catastrophe politique ou sociale suffira à renverser l'édifice ecclésiastique actuel, aussi bien catholique que protestant, en brisant les liens avec l'État, et il se demande qui recueillera cet héritage, quel symbole, quelle forme, quelle organisation, quelle doctrine prendra la tendance religieuse à laquelle nous appartenons, comment nous reconstituerons une Église, notre Église, assez limitée pour se distinguer du monde, assez large pour abriter toutes les âmes religieuses qui flottent dans les vastes espaces de l'incertitude et du doute, entre l'unitarisme et le panthéisme extrême. Goy pense, sagement selon moi, qu'il faudra conserver le plus possible les formes et les traditions protestantes, en évitant comme le feu, tout symbole obligatoire, qui ne pourrait que repousser certains esprits ou en asservir d'autres, en perpétuant les malentendus. J'avoue que ces vues d'avenir sont assez confuses. Peut il en être

autrement ? La forme est d'ailleurs d'assez mince importance. Cherchons Dieu, et l'Église se constituera d'elle même, visible ou non, avec ou sans docteurs. J'ai puisé dans cette visite, plus de courage, plus d'audace, plus d'espoir, plus de foi en la vérité, en notre religion, en nos efforts. Je ne serai plus tenté de retomber dans mes velléités de retour, de réaction, d'oubli où me sollicitait ma conscience faussée par le joug de l'orthodoxie. Nous avons devant Dieu et devant les hommes le droit de nier, de croire à notre façon, de protester contre le sophisme, l'arbitraire, le mensonge voulu ou subi, de vivre de la vie religieuse qui nous convient, d'adorer Dieu ni sur une montagne ni sur une autre, mais en esprit et en vérité<sup>1</sup>. J'ai réchauffé mon ardeur militante, que le contact avec les préjugés va sans doute bientôt refroidir, mais qui soutiendra mes efforts et mes travaux pendant longtemps encore.

**EXTRAITS DE LETTRES DE FELIX PECAUT  
A JULES STEEG**

Salies, 3 Nov. [1862]

Orthez est en paix. Sauveterre sommeille.

Ségalas, Mercredi

[probablement 10 août 1864]

Il y a des mois que nous pensions au plaisir de vous recevoir quelques jours sous nos ombrages ; et d'y réunir avec vous nos excellents ami d'Orthez<sup>2</sup>.

Salies, 1 [1er décembre 1864]

Je disais hier à ma femme en revenant d'Orthez que j'espérais bien les voir un jour nos voisins<sup>3</sup> : car ils redeviendront Orthéziens. J'admire toutes les fois que je vais dans notre petite capitale le prodigieux entrelacement de toutes ces familles, et l'affection qui paraît régner entre elles. Là comme ailleurs, il y a, je suppose, un revers de médaille ; mais ce que l'on voit du premier coup d'œil est attrayant.

---

1. Jean, 4, 21-24.

2. Il s'agit des Paraige, une des rares familles protestantes d'Orthez à être « libérales ».

3. Joséphine Sudre (née Ducos), orthézienne, et son mari Emile, installés à Libourne.

Quant à vous, mon cher Steeg, j'ai bien peur que vous ne soyez jamais l'élu du Consistoire. Si vous aviez un autre larynx et une autre dogmatique, l'occasion serait belle pour vous de vous présenter au Conclave<sup>4</sup>. N'y songeons pas ; vous n'auriez pas même les voix de vos bons parents<sup>5</sup>. Ils ont fait en M. Lourde une grande perte, et que je ressens moi-même. A ne choisir des pasteurs que dans la moitié du clergé<sup>6</sup>, et dans cette moitié, ils ne trouveront personne qui vaille pour l'esprit et même pour le caractère ce pauvre M. Lourde. Il est facile d'oublier ses erreurs lorsqu'on ne jouit plus de ses bonnes qualités. Ces messieurs devraient pourtant comprendre qu'avec la foi la plus correcte ils arrivent à tuer tout doucement notre Église. Il est vrai qu'on ne voit jamais cela. [...]

Je me suis fait retracer hier pour la cinq ou sixième fois l'arbre généalogique auquel mon mariage m'a rattaché. Etes-vous ferré là dessus ? Nous nous comprenons

Vendredi [17 mars 65]

Je suis allé l'autre jour à Paris, je veux dire à Orthez ; et j'y ai vu toute la France, c. à d nos bons amis Paraige. On y a comme toujours parlé beaucoup de vous deux ; Achille sortait à peine d'une longue, très longue indisposition. Point de pasteur encore : vous verrez qu'on en sera réduit à recourir à vous – ou à moi.

5 Déc. 1866

– Il y a longtemps que je n'ai vu nos amis d'Orthez. Je voudrais les aller voir ; mais je n'ose m'éloigner encore. Gaston est bien venu l'autre jour avec Mr et Mme Armstrong<sup>7</sup>, mais pour quelques heures seulement. Mme Paraige m'annonce le départ de la colonie pour Libourne<sup>8</sup>.

---

4. Le consistoire est l'organe dirigeant des Eglises réformées, mais le mot *conclave* est employé par plaisanterie : c'est la réunion des cardinaux, qui élit les papes.

5. Pierre Paraige était conseiller presbytéral, et peut-être d'autres parents de Zoé Steeg l'étaient aussi.

6. La moitié orthodoxe (qui était cependant une très grande moitié).

7. Philippe Armstrong (1827-1897), d'origine anglaise, ancien lieutenant de vaisseau (on l'appelait le commandant Armstrong), notable d'Orthez, et un des rares protestants libéraux.

8. Probablement sa cousine Marguerite Lajuzan, sœur de Joséphine Sudre chez qui elle allait en visite avec ses enfants Mathilde et Emma.

Quand la suivrai-je ? Bientôt, si je n'étais ennuyé de ces indispositions toujours renaissantes et de faire si peu avec le meilleur vouloir.

Salies [16 Décembre 1867]

J'étais hier à Orthez, au Temple, à Moncade, partout. [...] J'ai vu tout le monde à Orthez, j'allais dire toute la France. Mais non, ce monde est trop exigü ; je sens toujours plus quel grand malheur c'est à nous Protestants de n'être pas nombreux. Si nous voulons déployer quelque fièvre, prendre un peu d'élan, nous nous battons aussitôt contre la prochaine paroi. C'est vraiment une tempête dans un verre d'eau.

Voilà Mourgues qui s'en va, pour faire place aux Grenier<sup>9</sup>. Je me demande souvent s'il n'y a donc rien à faire pour résister à cet esprit de mort qui, accompagné des meilleures intentions, dessèche notre Église de Béarn. Mais quoi ? Il y a si peu d'instruction ; et puis, le cercle est si petit que tous dépendent les uns des autres

– J'ai entendu hier M. de Félice<sup>10</sup>. Religieux et pratique, mais peu préparé, et sans force. Cette assemblée d'Orthez est glaciale ; le chant est un gémissement de tourterelles à l'agonie ; le prédicateur m'a l'air bien seul là haut, dans sa chaire<sup>11</sup>. Adieu, très cher. On me demande ma lettre. Salutations cordiales.

Salies, 1<sup>r</sup> Avril 1870

Je lis en ce moment des liasses de documents relatifs à l'Église réformée de Béarn aux approches de la Révocation<sup>12</sup>. Voilà des gens, les Catholiques, qui n'avaient pas grand mal à agir, ne voyant qu'un petit bout des choses : mais nous savons ce qu'il en a coûté à nos protestants et à notre patrie. Il faut nous féliciter sans réserve de vivre dans les temps de clairvoyance et d'impartialité où nous sommes tombés : la foi y est sans doute plus difficile, mais comme elle vaut mieux ! Le métier d'Apôtre en particulier,

---

9. Auguste Mourgues fut installé dans le poste pastoral de Poitiers en 1868.

10. Théodore de Félice, pasteur d'Orthez.

11. La haute chaire avec abat-voix, placée au fond du temple d'Orthez, a été remplacée au début des années 1960 par une chaire latérale, un ambon, plus bas et moins éloigné de l'auditoire. Et une expérience toute récente m'a montré qu'on pouvait entonner à pleine voix un cantique dans le temple d'Orthez.

12. Probablement des documents de la famille de sa femme, qui ont brûlé – avec les lettres de Steeg – dans l'incendie de Ségalar en 1893.

autrefois si facile à qui avait du cœur et du caractère, est devenu bien plus compliqué : mais comme il a crû en dignité et en utilité ! Croire et parler pour de bonnes raisons sans fermer les yeux aux raisons contraires, c'est ce que les anciens, St Paul entr'autres, ne pratiquaient guère. Et penser que les trois quarts du monde mettent l'âge d'or dans le passé !

J'espère qu'après avoir évangélisé la Dordogne, vous passerez en Macédoine, c. à d. en Béarn, et ce sans vision angélique<sup>13</sup>. Vous savez que nous avons échappé à une Conflagration. Le Consistoire, invité à se prononcer à l'instar de Caen sur les conditions religieuses électorales, a repoussé presque à l'unanimité ce projet, pour la raison expresse qu'il voulait la paix et qu'au lendemain d'une mesure prise en ce sens il y aurait deux églises à Orthez<sup>14</sup>. On se contentera d'un Banquet fraternel sous le nom de Synode qui aura lieu à Pau entre les délégués des Cons. presbyt<sub>x</sub> du Béarn, de l'Ariège etc. Plusieurs ont refusé de s'y faire représenter ; et ceux-là même qui y adhèrent, comme à Orthez, déclarent ne se soumettre aux avis de ladite Assemblée que si ces avis leur conviennent.

Mercredi

*[entre octobre et décembre 1870]*

mon cher ami

Je vous lis : vous remplissez enfin votre rôle ! J'en suis heureux pour vous et pour nous tous. Seul<sub>t</sub> ménagez la gorge, prodiguez la plume.

Je suis honteux de ne vous avoir pas écrit. Ce n'est pas faute de vivre avec vous. Je voudrais être près, tout près, et me chauffer à votre feu.

– D'autant plus qu'on me demande de se chauffer au mien, si petit et si vacillant. On me propose à Orthez la candidature<sup>15</sup>. J'ai déjà fait, sans

---

13. Selon le livre des Actes (16, 6-10), saint Paul et son compagnon Silas étant en voyage missionnaire, « Paul eut une vision pendant la nuit ; un Macédonien lui apparut et le pria, disant : Passe en Macédoine, et vient nous secourir. Aussitôt qu'il eut eu cette vision, nous nous disposâmes à passer en Macédoine, concluant de là que le Seigneur nous appelait, pour leur annoncer l'Évangile. » Il était traditionnel de voir dans ce Macédonien un ange.

14. Dès 1866 le consistoire de Caen avait décidé qu'au moment de son inscription comme au moment du vote (pour l'élection du conseil presbytéral), l'électeur devrait déclarer adhérer au symbole des apôtres.

15. Pour les élections à l'Assemblée nationale constituante. Le 25 novembre, Steeg écrit à Schwalb :

m'engager, un prétendu discours dans une prétendue réunion du Comité, qui était publique : cela a réussi ; moi, j'en suis sorti brisé. J'avais écrit hier ma lettre de refus, différant pour mieux réfléchir de l'envoyer j. qu'à aujourd'hui : j'ai reçu hier soir la visite officielle de M. Calvet pour me presser d'accepter. On me prendrait tel que je suis, même cacochyme, point populaire, incapable de brailler la République, avec mon radicalisme puritain : j'accepterai sans doute, mais non sans un grand effroi de l'insuffisance de mes forces physiques et morales. A demain !

A défaut de la presse de Paris<sup>16</sup>, vous pourriez sans doute au besoin me soutenir dans votre Journal et ds qqe note de la Gironde.

Mais comment penser à une candidature quand tout, tout, tout est en question. C'est pour cela, il est vrai, que l'on peut aujourd'hui tout dire : le terrain est prêt pour le semeur.

Salies. Jeudi 4 Mai [1871]

Vous avez toujours une verve que je vous envie. Tandis que, à mesure que j'avance dans la vie, le travail de la composition m'épouvante de plus en plus, vos articles paraissent couler de source et se renouveler chaque semaine. Combien je regrette que notre Mercure n'ait pas un vaillant rédacteur tel que vous ! Il ferait beaucoup de bien, même en Béarn : il en fait peu aujourd'hui.

Vous venez de remporter une victoire en changeant le Conseil municipal : à la bonne heure. Orthez a été moins heureux : c'est un triste signe que l'élection de M. Chesnelong. Il prouve aux plus aveugles que les changements d'étiquette politique changent bien peu de chose ; c'est un esprit nouveau qu'il faudrait créer ; et c'est de quoi bien peu de libéraux en France sont sérieusement pénétrés. En attendant, les campagnes et les petites villes restent impénétrables.

---

« J'ai été choisi par les comités républicains comme candidat à la Constituante ». On peut penser que cette lettre est de la même période (de plus, Pécaut aurait-il envoyé sa femme pour sa santé à Biarritz en plein hiver ?). Mais les élections furent différées (elles eurent lieu le 8 février 1871), de sorte qu'il s'agit peut-être de nouvelles candidatures. Pécaut ainsi que Steeg furent effectivement candidats aux élections du 8 février.

16. Paris fut assiégé du 18 septembre 1870 au 29 janvier 1871.

Dimanche 25 J.

[25 juin 1871]

– Vous soutiendrez, n'est-ce pas, le Mercure de votre vaillante plume. Que n'avez-vous à Libourne notre groupe d'amis dévoués ! ou que n'ont-ils Steeg à Orthez !

[...] J'ai vu Gaston, qui travaille vaillamment et réussit à faire de bons Bulletins pour le Mercure. – Il nous manque un public un peu plus nombreux : mais le moyen de surmonter l'indifférence que créent la routine et les préventions religieuses ?

Jeudi

[janvier ou début février] [73]

Rien de nouveau à Orthez. Notre petit groupe protest. est toujours bien vivant, mais sans influence.

Ségallas, Dim. Matin

[probablement 14 novembre] [75]

Voici Schrader qui entre à son tour dans l'orbite d'Orthez par sa sœur<sup>17</sup> : quel charmant homme !

Dimanche, 2 [en réalité 1<sup>er</sup>] Janvier 1876

Oui, nous aurons ici M. Vignonneau ; et au Sénat, Dagueneu, Lestapis, et peut-être [un mot illisible]. Tout au plus Jauréguiberry<sup>18</sup>. Nos amis d'Orthez espèrent triompher de Chesnelong. J'aurai peu de chose à faire pour ma part : déposer un vote à Pau, et un autre à Salles<sup>19</sup>.

---

17. Frantz Schrader (1844-1924), cartographe, peintre et pyrénéiste, et qui épousera Suzanne Goy ; sa sœur Marie épouse Léon Ducasse, d'Orthez.

18. Ce sont tous des conservateurs mais partisans d'accepter ces institutions républicaines dans lesquelles Pécaut met ses espoirs, et les républicains modérés, dont il est, s'apprentent à voter pour eux le 30 janvier 1876 : Jacques-Adolphe Dagueneu (1801-1886), magistrat, député des Basses-Pyrénées de 1836 à 1848 puis en 1871, monarchiste, mais partisan des lois constitutionnelles, sera élu sénateur des Basses-Pyrénées avec les voix républicaines ; Lestapis, né en 1814, officier puis agriculteur, député des Basses-Pyrénées en 1848, 1849 et 1871, conseiller général d'Orthez en 1852, sera élu avec les voix républicaines modérées. L'amiral Jean-Bernard Jauréguiberry (1815-1887), député des Basses-Pyrénées en 1871, démissionna le 4 décembre pour rester amiral, ne sera élu mais sera nommé sénateur inamovible ; il était protestant.

19. A Salies-de-Béarn en tant que conseiller municipal, pour les élections au Sénat, à Salles-

Dim. 26 Nov. [76]

Mme Lajusan Mme, après des alternatives pénibles, est en très bonne voie. Je ne suis pas encore allé à Orthez. On y est sans doute en ce moment bien penaud. Je ne voudrais pas que cela provoquât un vigoureux effort de réaction libérale, et qu'on se mît à combattre en Chesn. autre chose que l'homme politique. Mais... mais... –<sup>20</sup>

Salles, 13 Févr. 77

Le Dr Carrive<sup>21</sup> est venu l'autre jour. Quel honnête et sérieux homme ! Le voilà en conflit avec l'autorité ecclés. Il demande à être inscrit ; il se présente pour le Consl presb. à Sauveterre ; pour le Consiste à Osse : halte-là, on ne passe pas sans signer ; et il refuse de signer. Il persiste, on persiste. Il sera battu, c'est clair. Nous, à Orthez : élections religieuses, on a proposé à Marsoo de l'inscrire sans conditions : Carrive va s'armer du fait.

[Libourne] Noël 25 Décembre 1880<sup>22</sup>

Je suis allé au temple d'Orthez il y a une quinzaine : cela m'a fait grand plaisir. Il y avait pas mal de monde, même des hommes. De Félice a fait un bon discours pratique et juste sur la calomnie. C'était vrai et honnête. Sans doute le diable y a fait une ou deux apparitions, mais la trappe s'est vite refermée sans laisser trop d'odeur de soufre. Ah ! quel rêve, quelle chimère aussi belle que fantastique, qu'une grande et populeuse église protestante, embrassant des millions de Français, et où l'on serait bien chez soi, bien libre, bien au large, d'autant plus au large qu'il y aurait plus de foule et que le souffle populaire y passerait plus fort ! Et dire que cela eût pu être, que nous l'aurions pu voir, et même faire !... Si – ce n'eût été impossible... comme on ne nous l'a que trop démontré.

---

Mongiscard où il habite, pour les élections à la Chambre des députés.

20. Je ne sais de quoi il s'agit. De politique, non de religion ; Chesnelong n'était pas protestant ni mêlé à la crise du protestantisme.

21. Paul Carrive (1841-1917), médecin à Sauveterre-de-Béarn.

22. Désormais Pécaut est à Fontenay-aux-Roses, où il a loué une petite maison près de l'Ecole.